

souligne). En dépit d'une approche syntaxique la plupart du temps cohérente et adéquate, on rencontre ainsi parfois des notions qui semblent relever d'une sorte de grammaire métaphysique (quelle est cette 'nature' du sujet qui l'exclut du syntagme infinitif?); ailleurs, ce sont des épaves de la grammaire générative-transformationnelle qui circulent: "structure profonde", "surface" (§ 289, § 474; ce sont les guillemets des auteurs), tandis que la notion de transformation n'est même pas utilisée dans le sens non-technique qu'on rencontre de plus en plus souvent dans les manuels de grammaire pour désigner des phrases plus complexes que les phrases noyaux (comparatifs, passifs, etc.); ici, le terme désigne uniquement des changements dans l'ordre des mots.

Les quelques détails de principe que j'ai critiqués ne doivent pourtant pas faire oublier que cette syntaxe représente un véritable tour de force et un progrès énorme: non seulement nous avons là une très bonne description syntaxique du moyen français, mais nous avons un modèle, une façon de penser et d'écrire la syntaxe dont je souhaite vivement qu'elle fasse école.

Michael Herslund
Copenhague

Edeltraud Werner: *Die Verbalperiphrase im Mittelfranzösischen. Eine semantisch-syntaktische Analyse*. Studia Romanica et linguistica 11, Frankfurt a.M., Verlag Lang, 1980. 570 p.

Le domaine des périphrases verbales (=PV) est relativement bien étudié, d'abord par Georges Gougenheim (1929), puis, à partir des années 1960, dans bon nombre de travaux (K.-R. Bausch, E. Coseriu, Brigitte Schlieben-Lange, W. Dietrich, G. Roja), mais Gougenheim est à peu près le seul à avoir examiné en détail la période en question (1350-1500).

Les études récentes consacrées au système verbal du moyen français – période particulièrement riche en PV – n'ont guère fait qu'effleurer le problème (R. Martin, M. Wilmet). Le mérite de ce nouvel ouvrage est de tenter de présenter une vue cohérente et systématique, basée sur une analyse sémantico-syntaxique, des PV en question, mais aussi de les considérer dans leur rapport avec le système verbal des formes non-périphrastiques, nommées "formes simples" (= FS). A cette fin, l'auteur établit, dans la partie théorique (p. 8-119), un ensemble de distinctions fort complexes, parfois assez éclectiques, d'un abord assez difficile, mais qui se révèlent par la suite capables de caractériser chacune des PV (p. 127-441).

E.W. adopte – en l'élargissant – l'analyse de Coseriu, suivant laquelle il faut distinguer trois niveaux du langage: le Système, la Norme et la Parole, auxquels correspondent trois "valeurs": celle du Système, celle de la Norme et celle de la Parole. Pour les PV, phénomène appartenant au niveau de la Norme, ce sont les deux derniers types de valeurs qui seront étudiés. A cette hiérarchie, l'auteur ajoute l'analyse actantielle de la phrase proposée par L. Tesnière; c'est avant tout la distinction actant / circonstant et l'établissement des hiérarchies fonctionnelles (I / O, Z / A / E) qui seront utiles pour E.W.

La définition de la périphrase en général est basée sur quatre critères: 1° syntaxique, 2° sémantique, 3° structural et 4° fonctionnel. Les deux premiers se résument en la formule suivante: l'unité (x) plus l'unité (y) donne (z), entité complexe (= critère 1°), mais dont le sens n'est pas la somme de (x) et de (y) (= critère 2°). La périphrase – (x) + (y) = (z) – se distingue ainsi d'un syntagme libre, qui pourrait être son homonyme, mais dont la formule est (x) + (y) = (xy). L'auteur cite comme exemple de périphrase: *belle-soeur*, qui s'oppose à *belle soeur*, syntagme libre.

Le troisième critère concerne la "productivité" de la périphrase: elle doit appartenir à un paradigme; témoin encore *belle-soeur*, qui entre dans un paradigme formé à l'aide de *beau/belle/belle-mère, beau-père* etc.

Le quatrième critère concerne la relation – en termes hjelmsleviens – entre les constituants. Dans une périphrase, il s'agit d'une interdépendance, soit *belle* → *soeur*, alors que dans un syntagme libre tel que *belle soeur*, il s'agit d'une détermination, soit *belle* → *soeur*. Suivant les quatre critères, *belle-soeur* – contrairement à *belle soeur* – serait une périphrase.

Appliqués aux PV, les critères 2° et 4° se révèlent efficaces: 1° est banal, et 3° pas assez développé par l'auteur.

Ayant déterminé les critères, E.W. analyse à tour de rôle les diverses constructions formées suivant le schéma V1 (+ prép.) + V2, dans le but de dégager les trois types suivants:

- 1) "essentielle Auxiliarkonstruktion" (formes composées, surcomposées, actives, passives, factitives)
- 2) "akzidentelle Auxiliarkonstruktion" = PV
- 3) "freies Syntagma".

Elle parvient à dresser l'inventaire suivant de PV: *aller, s'en aller, venir, s'en venir, venir à, venir de, être, être pour, être à, devoir, vouloir + infinitif* et *aller, s'en aller, venir, s'en venir, être + participe présent*.

Le système verbal des FS par rapport auquel sont analysées les PV est celui qui a été proposé par Wunderli (*Modus und Tempus*).

La valeur de base de chaque PV est analysée en deux temps, en fonction de la nature du V2 et en fonction de celle du V1. V2 est défini selon "die Betrachtung des Verbalgeschehens" (p. 101) qui, pour l'infinitif, est *limitative*, pour le participe présent "transgredient", ce qui, dans le système des FS, correspond à l'aspect ponctuel ou "complexif" (Wunderli) face à l'aspect cursif ("non-complexif"). Le sens de V1 est considéré dans les oppositions binaires suivantes: férent – non-férent, efférent – non-efférent, réflexif – non-réflexif. Ces termes, plus ou moins empruntés à Damourette-Pichon, signalent la relation entre le point d'observation du verbe et l'action en question. Suivant ces distinctions, chaque PV se laisse caractériser de façon cumulative par son aspect – limitatif ou "transgredient" selon la forme du V2 et par sa valeur relationnelle (férent, efférent etc.) selon le choix de V1, soit la PV *aller + infinitif*, dont la valeur de base ("Normwert") est indiquée par cette formule:

limitativ
efférent

 (p. 128).

A propos de chacune des seize PV, l'auteur distingue à l'aide des critères signalés les PV des syntagmes libres. Elle considère également le fonctionnement du PV suivant le temps, le mode etc. de V1 et du contexte, ainsi que l'importance éventuelle du type de phrase, de la négation etc. Toutes les formes qui entrent ou pourraient entrer en concurrence sont comparées les unes aux autres, p.ex. *aller* opposé à *s'en aller, vouloir* et *devoir + infinitif*. Des changements diachroniques sont notés, p.ex. l'apparition tardive de certaines PV (*venir à/de, être pour* etc.), bref, tous les problèmes soulevés par l'existence des PV sont discutés au cours de l'étude. Des particularités stylistiques propres à un auteur ou à un genre sont également dégagées, telle la fréquence des PV *aller/être + participe présent* dans Hugues Capet.

Toutes les PV sont examinées avec la même minutie, ce qui semble parfois un peu exagéré. C'est ainsi que E.W. dresse des statistiques et discute longuement des PV dont le nombre d'exemples va de dix à quinze! De même, le critère 3° sur la "productivité" ne paraît guère respecté dans les cas de *s'en venir, venir à, être à, être pour + infinitif*, et *venir, s'en venir + participe présent*, représentés par quatre à quinze exemples chacun.

Si l'auteur a tendance à négliger l'aspect de la fréquence au cours de son étude, elle y remédie vers la fin, où elle parvient p.ex. à démontrer que la fréquence des PV formées à l'aide d'un infinitif augmente au cours de la période étudiée alors que celle des PV formées à l'aide d'un participe présente baissent. Au XIV^e siècle ce sont ainsi les dernières qui dominent, mais au XV^e siècle ce sont les premières. L'auteur prouve en outre que le choix entre les deux types de PV dépend en grande partie du choix du genre: les dernières sont fréquentes dans la poésie, alors que les premières se trouvent surtout dans les romans en vers, les nouvelles et les pièces de théâtre (NB: le corpus est limité à des textes littéraires).

L'analyse sémantique, basée sur les oppositions binaires, a permis l'établissement d'un système un peu irrégulier mais cohérent, créé au niveau de *la Norme* (Coseriu) alors que celui des FS se place au niveau du *Système*.

Lene Schosler
Odense

Langue française

Robert-Léon Wagner: *Essais de linguistique française*. Nathan Université Information Formation, 1980. 200 p.

Ces *Essais* rassemblent dix-huit articles et comptes rendus publiés dans diverses revues et divers mélanges de 1948 à 1975, et accompagnés d'un avant-propos de l'auteur. Ces articles ne sont pas présentés suivant l'ordre chronologique de leur parution, mais groupés par thèmes en quatre chapitres, sous les étiquettes respectives de: I. Le langage et les signes. II. Théorie de la linguistique française. III. Grammaire et vocabulaire français. IV. Styles.

Le livre s'ouvre sur un article de portée générale -- "le langage et l'homme" -- le plus ancien du recueil, paru en 1948 dans *Les Temps Modernes*, où l'auteur esquisse à grands traits l'histoire de l'intérêt que les hommes ont porté à l'étude du langage et les formes différentes que cet intérêt a pris. Ce survol rapide mentionne non seulement des philosophes et des grammairiens -- on part de Platon, Cicéron, Quintilien et les grammairiens latins pour arriver aux grammairiens du début du XIX^e siècle, comme Bopp et Diez, en passant par Montaigne, Descartes, Renan et Bergson, mais aussi des poètes dont Hugo, Apollinaire et Mallarmé, et des peintres comme Van Gogh ou Delacroix. L'article explique la révolution entraînée par le *Cours de Linguistique générale* de Saussure, développe l'importance des grandes dichotomies saussuriennes (langue/parole, diachronie/synchronie), et définit les objectifs de la linguistique structurale. On relève des formules frappantes, telle cette caractérisation de la langue, définie comme "un instrument héréditaire, élaboré, dont les mécanismes jouent si délicatement que leur système n'est même plus perceptible à la conscience des sujets parlants" (p. 15). On constate aussi le goût de Wagner pour les questions de style: "il n'est pas de livre que je n'ouvre sans chercher tout de suite quel usage l'artiste a voulu faire de son instrument" (p. 27). Les trois autres articles de ce premier chapitre donnent à l'auteur l'occasion de poursuivre sa réflexion sur le langage et d'approfondir certains thèmes. A propos d'un compte rendu de A. Klum: *Verbe et adverbe* et d'un ouvrage de G. Matoré: *L'Espace humain*, il analyse succinctement l'importance des notions de temps et d'espace dans la langue ("Espace, temps", 1963). Le livre de Merleau-Ponty *Signes* lui fournit le prétexte d'une digression sur l'art de l'écrivain, et à l'occasion de la parution d'une thèse sur l'art et la